

Les petites victoires de  
Constance  
Prévost

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les petites victoires de Constance Prévost / Amélie Vallée

Nom : Vallée, Amélie, 1981- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190026472 | ISBN 9782897833275

Classification : LCC PS8643.A4398 P48 2019 | CDD C843/.6–dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : 123RF, Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Amélie Vallée

Les petites victoires de  
Constance  
Prévost



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*L'univers de Constance Prévost, 2018*



amelievalleeauteure



amelievalleeauteure

*C'est dans le silence qu'une réponse est belle.*

David Portelance



## Prologue

J'avance dans la pénombre des coulisses. Je m'approche discrètement de la scène où il joue. Je savoure cette proximité, tapie dans l'obscurité. J'arrête d'avancer, sinon je franchirai la limite préservant mon anonymat et ainsi, je permettrais à des centaines de spectateurs de détecter ma présence. Jay doit cependant la percevoir puisqu'il lance un regard furtif dans ma direction. Je sens qu'il est profondément heureux de me savoir à ses côtés. Je lui souffle un baiser avant qu'il se concentre à nouveau sur sa prestation.

Ses hanches ondulent langoureusement au rythme de sa basse ; il se donne tout entier. Je vois la sueur couler le long de sa tempe avant de se perdre dans sa barbe naissante. Je me surprends à envier les cordes métalliques sur lesquelles ses doigts errent tantôt doucement, tantôt avec force.

Soudainement, la vision de la scène devient floue. J'ai la désagréable impression de m'éloigner de celle-ci, contre mon gré. Je recule sans le vouloir, Jay devient inaccessible. Je me sens loin, beaucoup trop loin.

De façon inopinée, je me retrouve seule devant une porte d'embarquement. Les coulisses, la scène, Jay, sa musique, tout a disparu. Je ressens une profonde incompréhension, de l'impuissance. Pourtant, je reconnais le décor ; je me trouve dans un aéroport. Étrangement, je n'aperçois aucun voyageur. La vacuité de l'endroit m'apparaît anormale.

Un grésillement émanant des haut-parleurs vient briser le silence. Je sursaute lorsqu'une voix monocorde se met à livrer

des informations : « Les passagers en direction de Londres sont priés de se diriger vers la porte d'embarquement numéro 12. » Je jette un regard à celle qui me fait face. Elle n'affiche aucun numéro particulier. Mue par un réflexe, je me retourne afin de trouver la fameuse porte numéro 12.

Rapidement, je la repère. J'ai l'impression de recevoir un coup de poing en plein cœur. Jay se tient dans l'embrasure. Une bouffée de reconnaissance m'envahit.

« Constance ! Je pars en tournée à Londres. Tu m'accompagnes ? »

Il se tient là avec une certaine désinvolture. L'envie de courir le rejoindre se répand dans mon corps tout entier. Sa beauté m'aspire, le magnétisme qui nous unit opère encore. Au moment où j'amorce un mouvement vers lui, je réalise cependant qu'il me sera impossible de franchir la distance qui nous sépare. Mes muscles semblent paralysés, une force inexplicable me retient sur place. Jay s'impatiente.

« Tu viens ? »

Je tente en vain d'ouvrir la bouche pour lui exprimer mon malaise. Comme malgré moi, je me dirige vers la porte sans numéro. Je lui tourne le dos. Je constate qu'une femme a pris place derrière le guichet. Elle me tend une carte d'embarquement.

« Madame Constance Prévost, vous pouvez maintenant monter à bord de l'avion. Le vol en direction de la Tanzanie décollera sous peu. »

Sans trop comprendre les motivations qui me poussent à agir, je prends la carte d'embarquement qui m'est destinée et je me dirige vers l'endroit indiqué.



J'ose un dernier regard en direction de la porte numéro 12. Jay n'y est plus. Étrangement, je me sens responsable de sa disparition. À nouveau, je suis seule et j'avance dans le quai désert.



# 1

— *Good morning everybody! Who wants some tea?*

— Constance? Tu dors? Il faut se réveiller, c'est l'heure du thé matinal!

J'écarquille difficilement les yeux et j'aperçois Jeff qui me sert un sourire dégoulinant de motivation. Le choc est brutal. J'émerge de mon rêve comme d'un profond coma. La réalité me rattrape sans ménagement. Tous les détails me reviennent d'un coup : ma décision d'accompagner Jay dans sa tournée de spectacles à Londres, mon envie de lâcher prise sur mes tergiversations sentimentales à son sujet, ma soudaine sensation de panique et ma décision irréfléchie de changer la destination de mon voyage pour suivre un parfait inconnu en Tanzanie. Je prends le temps de respirer un bon coup pour neutraliser l'inquiétude profonde qui fait surface.

Jeff a déjà enfilé sa tuque et sa doudoune lorsqu'il me tend une tasse en plastique beige remplie de liquide fumant.

— Tiens, prends une gorgée, ça va t'aider à te remettre les idées en place! T'es certaine que ça va? T'as l'air d'une fille qui vient de réaliser qu'on est sur le mont Kilimandjaro! Pourtant, ce n'est pas comme si on venait d'arriver! Tu te rends compte, on atteindra enfin le sommet demain!

Je m'extirpe tant bien que mal de mon sac de couchage, qui ressemble au sarcophage de Toutânkhamon, version duvet. Une humidité glaciale s'empare de chacun de mes os. Je regrette rapidement le confort de mon cercueil de plumes.

— T'en fais pas, Jeff! Je réalise très bien où on est! Comment pourrais-je oublier que j'ai volontairement abandonné un voyage à Londres avec une *rock star* pour gravir une montagne au beau milieu de la Tanzanie?

— Arrête donc! T'as bien fait de repousser tes limites! T'avais besoin de ce voyage-là! Ta vie sentimentale ressemble à une partie de cinquante-deux ramasse! Difficile d'être plus mêlée que toi! Faire l'ascension d'une montagne est une excellente façon de mettre un peu d'ordre là-dedans! Commencer par se donner du temps, c'est la clé!

Jeff me lance un regard bourré de sous-entendus.

— T'as probablement raison... C'est juste que je commence à avoir hâte de me donner du temps pour prendre une douche chaude et utiliser une toilette! Tsé, une vraie toilette, là, pas une craque entre deux roches!

— Tu te plains pour rien! Bientôt, tu retrouveras ta vie de poule de luxe! D'ici là, profite donc de ce retour aux sources pour faire une introspection. Allez! Je t'attends sous la tente-repas pour le déjeuner.

Jeff se bat avec la fermeture éclair de la tente avant de réussir à l'ouvrir enfin. Le gel semble avoir étendu son manteau blanc à la grandeur du campement. J'enfile mes vêtements en formation multicouche par-dessus mes combinaisons en laine de mérinos. J'ai toujours détesté empiler plusieurs épaisseurs les unes sur les autres. J'ai l'impression de perdre de l'aisance à chaque pelure supplémentaire. Lorsque je termine, je me sens comme le bonhomme Michelin qui s'en irait fait du ski. Je peine à atteindre mes bottes pour les attacher. Les cordons sont aussi flexibles que des tuyaux de plomb tant ils sont raidis par le froid. J'enrage de m'être infligé pareille épreuve. Comment une fille n'ayant aucun atome crochu avec le plein air s'est-elle ramassée au beau milieu des actionnaires de Mountain Equipment Co-op?

Je ne vois qu'une possibilité : la fuite. Il fallait que je sois profondément incapable d'assumer mes sentiments pour Jay pour choisir de m'acheter de la misère ainsi ! Je sors rejoindre les autres en soupirant.

En parcourant la distance qui me sépare de la tente-repas, j'ai une pensée pour Tess et Étienne. Assurément, Jay doit les avoir mis au parfum. Mes deux meilleurs amis doivent être consternés par ce plan d'évasion qui m'a menée sur la plus haute montagne d'Afrique. Malgré notre profonde connaissance les uns des autres – due à notre amitié qui se poursuit depuis l'université –, j'ai l'impression que cette fois-ci, j'ai déjoué toutes les prédictions qu'ils auraient pu faire. Comment pourrait-il en être autrement ? J'ai contrecarré mes propres plans !

Avec le recul, je me dis que Tess, avec sa fibre exotique, trouvera sûrement exaltant mon périple en ces contrées lointaines. Heureusement, son côté bohème lui permettra de comprendre ma quête. Cependant, j'entends déjà Étienne se foutre de ma gueule. Il me remerciera longtemps de lui avoir fourni un aussi beau prétexte pour s'amuser à mes dépens. Je me surprends à sourire en me les remémorant. La complicité de notre improbable trio me manque.

Je remarque que l'atmosphère sous la tente-repas est survoltée malgré l'heure matinale. L'équipe locale qui s'occupe de nous est composée d'une vingtaine d'Africains. Certains d'entre eux ont le mandat de porter nos bagages, d'autres agissent comme guides tout au long de l'ascension alors que plusieurs voient à la mise en place de nos campements ainsi qu'à la préparation des repas. Je dois l'admettre, nous sommes gâtés.

Joëlle Renaud fait une entrée remarquée dans la tente-repas. Elle est ingénieure et elle fait partie de notre groupe depuis le tout début.

— Bon-jourrr, Ram-sooo! COM-MENT VAS-TUUU?

Elle s'adresse, en criant, à Ramso, l'un de nos guides anglophones.

Je plisse les yeux de désagrément. Elle ne parle pas un traître mot d'anglais et semble penser que si elle hurle chacune des syllabes qu'elle prononce, celles-ci se traduiront instantanément en anglais. Depuis trop de jours déjà, j'endure cette technique linguistique douteuse qui ne donne aucun résultat probant. Jeff remarque mon agacement et il me fait signe de le rejoindre. Il m'a gentiment réservé une place. Je tente d'accéder à ma chaise en finesse. C'est un désastre. L'espace est restreint et mon tour de taille, enseveli sous ses multicouches, ressemble à celui du bonhomme Carnaval. J'accroche systématiquement les chaises de tout le monde. Du coup, j'attire l'attention de Joëlle.

— Hé! Salut, Constance! Je suis contente de te voir! Tu as bien dormi? Non, mais réalises-tu la chance incroyable qu'on a de pouvoir déjeuner avec cette vue magnifique?

Joëlle me pointe l'horizon avec sa gourde et ne s'attend à rien de moins qu'une réponse enthousiaste de ma part. Elle ne tolère aucun propos démoralisant. Son moral est en téflon. Il est d'ailleurs au beau fixe depuis la toute première journée. Rien ne l'affecte! Il n'y a pas à dire, même le niveau d'hygiène, qui laisse cruellement à désirer, ne l'atteint pas. Elle savoure son expérience avec autant de satisfaction que si nous nous prélassions dans un Club Med aux îles Canaries. Je me plie donc à son exigence et jette un regard vers le décor qui nous entoure.

— T'as raison, Joëlle, on se croirait dans une publicité pour les barres tendres Val Nature!

Jeff me donne un coup de coude discret. Évidemment, il a saisi le sarcasme alors que Joëlle semble y être imperméable.

— Exactement, Constance ! C'est magique !

Je laisse Joëlle vivre pleinement son état d'ivresse et empoigne la seule chose qui me rappelle le Québec : un pot de Nutella. Au même moment, un des cuisiniers dépose une rôtie tiède dans mon assiette. J'essaie de dévisser le couvercle avec mes gants, mais c'est peine perdue ; j'ai la dextérité d'un manchot. Je me sens comme lorsque je participais à une fête d'enfants et qu'on me demandait de déballer un cadeau recouvert de papier adhésif avec des mitaines ! Absence totale de plaisir. Je pousse un soupir discret pour ne pas entacher l'exaltation de Joëlle et ainsi attirer de nouveau son attention.

— Prête-moi ça, je vais te l'ouvrir ! me lance Jeff.

Il m'offre son aide avec empressement. Jeff ne cesse de me surprendre par son affabilité. Il faut dire qu'il est doué pour sentir les choses et qu'il devine aisément les gens qui l'entourent. Je n'imaginai pas les électriciens aussi intuitifs ! Dès notre rencontre imprévue à l'aéroport, il m'a fascinée. Je me souviens d'ailleurs du regard suspicieux de Jay quand il a réalisé que je m'intéressais avec autant d'intensité au périple d'un gars qui, jusqu'alors, nous était inconnu.

— Tiens ! fait-il en me tendant le pot au couvercle dévissé. Mange ton Nutella ! Je suis cependant désolé de t'apprendre que la tartinade aux noisettes t'évoque peut-être le Québec, mais qu'elle n'a pas le pouvoir de te ramener Jay ! Par contre, si ça peut au moins te ramener un sourire, je me considérerai gagnant.

— Pourquoi tu me parles de Jay ?

Je lui lance la question spontanément. Au lieu de répondre, Jeff me regarde piocher frénétiquement dans le pot de Nutella. Celui-ci a assurément subi les effets du refroidissement. À mon

grand désarroi, il est impossible d'en extraire quoi que ce soit. Jeff me le reprend des mains et le dépose dans la carafe d'eau bouillante devant lui. Je le regarde, impressionnée.

— Wow! Excellente idée! Vous apprenez ça dans vos cours d'électricité?

— Constance! Sois sérieuse deux secondes et cesse de changer de sujet. Je me trompe ou depuis ton réveil, t'as pas l'air dans ton assiette? Je te parle de Jay parce que j'ai l'impression qu'il te manque. Tu regrettes ton choix de ne pas l'avoir suivi dans sa tournée à Londres comme prévu?

— Je ne peux pas te dire... oui... non... peut-être un peu? Peut-être pas non plus...

— Difficile d'être moins claire! fait-il en me lançant un regard découragé.

— Jay serait probablement d'accord avec toi. Un yoyo démontre plus de stabilité que moi! Tu te rends compte que ça fait depuis l'adolescence que je ne sais pas sur quel pied danser avec lui?

— Ben là, Constance! Faut pas charrier non plus. À l'époque où vous êtes sortis ensemble pour la première fois, vous étiez presque des enfants! Il n'y a pas beaucoup d'adolescents qui, à ce stade, pensent tout comprendre, non?

— Peut-être. Le problème, c'est davantage le fait qu'une fois adulte, j'ai succombé à son charme toutes les fois où l'on s'est croisés! Mais on dirait que je finis toujours par paniquer, je regrette pis je fuis en lui proposant mon amitié!

— C'est ça qui me jette par terre! On dirait que tu combats une évidence alors que tu pourrais simplement te laisser aller là-dedans, je me trompe?

Je m'entends émettre un bref rictus.



— J'ai l'impression d'entendre Étienne et Tess! Sincèrement, je pense que je sabote ce que je ressens pour Jay de peur que ça soit trop grand, trop envahissant. T'imagines si ça arrive? Je ferai comment pour conjuguer avec ça et la réalité de son travail? Un amoureux qui passe sa vie sur scène entre Londres, Beyrouth et le Québec? Juste d'y penser, ça me donne le tournis!

— Hum... OK. Donc, tu préfères passer d'un homme à un autre sans cesse afin de retrouver exactement ce que tu ressens avec Jay?

Je hausse les épaules même si je doute qu'il puisse percevoir un mouvement sous le millefeuille de vêtements qui m'enrobe.

Jeff retire le pot de Nutella de son bain brûlant et arrive à en tirer suffisamment de chocolat pour tartiner la rôtie froide qui traîne dans mon assiette. Un vrai bon père de famille. Il concentre à nouveau son attention sur moi.

— Si tu veux mon avis, c'est une question de temps avant que tu vois clair dans tout ça. Tu n'es tout simplement pas encore prête.

— Si tu veux mon avis, je n'étais pas plus prête à venir faire l'ascension du Kilimandjaro! Pourtant, je suis assise dessus, je mange du Nutella surgelé et je porte les mêmes bobettes depuis trois jours!

Jeff éclate de rire, ce qui a pour effet d'attirer aussitôt l'attention de notre mascotte de la béatitude, Joëlle.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ainsi?

Je veux éviter qu'elle s'incrute dans notre conversation personnelle. Je la dirige ailleurs.

— Le fait de devoir ingurgiter autant de pilules qu'une personne âgée dans un centre d'hébergement!

Pour appuyer mes dires, je sors mon arsenal de médicaments de la poche de mon manteau : comprimé contre la malaria, gélule de probiotiques, anti-inflammatoire, antidiarrhéique, pilule annihilant les brûlures d'estomac... Il ne faudrait surtout pas oublier le contraceptif oral pris de façon continue ! Toute femme qui se respecte fait le choix sensé de ne pas subir ses menstruations dans un endroit dépourvu de toilette.

Joëlle reprend la conversation.

— Hum... tant mieux si ça vous fait rire parce que je dois avouer que tu m'as fait peur tout à l'heure, Constance !

— Je t'ai fait peur ? J'admets que dormir seulement quatre heures avec une tuque sur la tête, ça peut donner une mine de déterré. Désolée !

Joëlle n'est pas dupe. Dans sa croisade vers la bonne humeur éternelle, elle perçoit mon vague à l'âme.

— Mais non ! T'es belle comme un cœur, mais je te sens déprimée ! J'espère que ce n'est pas ton histoire de gars abandonné à l'aéroport qui refait surface ?

Je préférerais me rincer le nez avec de l'eau salée plutôt que de discuter de ce pan de ma vie avec Joëlle. Malheureusement, depuis le moment où elle a surpris une conversation entre Jeff et moi en début d'aventure, elle ne cesse de me questionner à ce sujet.

Ne ressentant pas la force d'affronter le monstre de positivisme qu'elle incarne, je lance un regard de détresse à Jeff. Il n'a même pas le temps de placer un mot que Joëlle se lance dans un exposé oral.

— Ce qu'il faut savoir, Constance, c'est que les femmes n'ont plus besoin des hommes. Maintenant que nous avons des vibromasseurs et des GPS, ils ne sont plus d'aucune utilité !

Jeff est bouche bée. Il est sidéré par son féminisme radical. C'est plus fort que moi, j'éclate de rire. Joëlle me sert une tape d'encouragement sur l'épaule. Elle est convaincue d'avoir reconduit une brebis perdue vers l'enclos de l'allégresse. Nous la regardons rejoindre le reste du groupe à l'extérieur de la tente-repas. Je brise le silence créé par notre stupéfaction commune.

— Veux-tu ben me dire depuis quand elle fait partie des FEMEN, elle?

— Je l'sais ben pas, laisse tomber Jeff, mais si tu m'avais demandé le lien entre la géolocalisation et les vibrateurs, j'aurais été bien embêté... Mais là, me voilà rassuré! Sur ce bel apprentissage, viens, on va rejoindre les autres!

La guide responsable de notre groupe s'appelle Chantal. Tout comme nous, elle vient du Québec. Elle possède une solide expérience et a procédé à l'ascension de plusieurs montagnes. Chantal travaille pour une entreprise spécialisée dans l'accompagnement de groupe vers différents sommets.

— Bon matin, tout le monde! Alors, j'espère que vous vous êtes bien reposés puisqu'il s'agira d'une journée de marche d'environ sept heures. N'oubliez pas de boire beaucoup d'eau si vous voulez contrer efficacement le mal des hauteurs.

Je la regarde s'adresser à nous, fascinée. Alors que tout le groupe se sent défraîchi et fripé, Chantal a un teint de pêche, les boucles de ses cheveux n'affichent aucun frisottis et ses vêtements ont l'air comme neufs! Je soupçonne sa tente d'abriter un salon d'esthétique et un Sports Experts.

En ce qui me concerne, l'état de ma chevelure est presque devenu préoccupant. L'humidité sous ma tuque conjuguée à l'absence totale de soins lui étant consacrée pourrait devenir critique. Ça me rappelle que j'ai enfoui, quelque part dans ma valise, une bouteille de shampoing sec. Je me fais la promesse de tenter l'expérience dès notre arrivée au prochain campement,

ce soir. Je n'ai pourtant pas l'habitude de me négliger de la sorte. Si je poursuis sur cette lancée, ce n'est pas Constance qui atteindra le sommet de la montagne, mais bien Chewbacca.

Les guides de l'équipe locale se rapprochent de nous en chantant à tue-tête. Joëlle doit avoir des origines africaines, car elle se met à danser et à taper des mains comme si sa vie en dépendait. Selon moi, elle souffre d'un acouphène qui sonne comme un djembé, c'est la seule explication logique.

Progressivement, une file se forme derrière celui qui sera le guide chargé de nous remémorer qu'il ne sert à rien de marcher trop rapidement.

Jeff se retourne vers moi.

— Prête ? Un pas à la fois ! Exactement la même méthode que tu devrais utiliser dans ta vie sentimentale !

Je lève les yeux au ciel devant tant de sagesse.

— T'es certain que t'es électricien ? Parce que des fois, j'ai l'impression que t'es plutôt Josélito Michaud qui se serait déguisé en électricien...



Le groupe chemine à la queue leu leu. Le rythme est si lent qu'on pourrait facilement passer pour une association de retraités en visite au musée. Il faut dire que plus on se rapproche du sommet, plus l'oxygène se comporte comme une adolescente en quête d'indépendance. En d'autres mots, plus on grimpe, plus l'oxygène disparaît sans nous demander la permission. Chaque pas nécessite une bonne dose d'énergie. On nous entend inspirer et expirer l'air froid avec l'aisance d'un patient en phase terminale.

— OK, groupe ! dit Chantal. On va s'arrêter quelques instants pour prendre une pause. Vous n'oubliez pas de boire de l'eau, c'est crucial pour diminuer les effets du mal des montagnes ! On ne fait pas de compromis là-dessus. Profitez-en aussi pour manger des noix, de petites doses, mais fréquemment. Il nous reste environ trois heures avant d'atteindre le campement où l'on passera la dernière nuit avant de rejoindre le sommet du Kilimandjaro.

Aussitôt la pause déclarée, je m'active pour dénicher un endroit à l'abri des regards où je pourrai soulager mon envie d'uriner en toute quiétude. L'hydratation est peut-être cruciale, mais ses effets secondaires sont inévitables. Avoir su qu'on ingurgiterait six litres d'eau par jour, je me serais pris une boîte de culottes d'incontinence pour la route.

J'aperçois Jeff, qui, de son côté, s'est déjà trouvé un endroit pour larguer le contenu de sa vessie. À ce moment précis, je l'envie d'être un homme. La possibilité d'uriner en position debout est un luxe incommensurable lorsqu'on fait l'ascension d'une montagne.

— Tu sais quoi, Jeff ? Si je croise un génie, c'est le premier souhait que je lui formule !

Jeff tourne le regard dans ma direction.

— De quoi tu parles ?

— Je lui dirai : « Ô génie de la lampe, faites en sorte que je puisse pisser debout ! »

— Effectivement, ce serait un souhait très utile ! Pour ça, t'as juste besoin de frotter une lampe...

— Ouin, ben, ici, les chances que je tombe sur un Multi Luminaire sont plutôt minces !

J'entrevois un petit interstice entre deux rochers aux parois gelées. Si j'arrive à m'accroupir entre les deux, j'arriverai peut-être à obtenir un semblant d'intimité.

— Constance! Prends ma *Go Girl!*

Joëlle s'approche à grandes enjambées. Toujours avec le souci d'être complètement indépendante, celle-ci s'est apporté un urinoir pour femmes. Il s'agit d'un genre de bidule en plastique qui permet aux filles de faire pipi en position debout. Depuis le début de l'aventure, Joëlle refuse de se tapir dans les cailloux pour se soulager. Elle maîtrise l'art d'uriner debout comme si elle avait été éduquée par une meute de mâles. La seule chose que Joëlle ne semble pas saisir, c'est qu'il peut être rebutant pour les autres d'accepter de partager le truc dans lequel elle se soulage plusieurs fois par jour.

— Sans façon, Joëlle! C'est trop de gentillesse! Je venais justement de me trouver une salle de bain pour femmes.

J'en profite pour lui pointer le petit espace entre les rochers que je viens tout juste de découvrir. J'ajoute un petit sourire de fausse motivation et il n'en faut pas plus pour qu'elle rebrousse chemin avec son entonnoir à pipi.

Je rejoins Jeff, qui s'affaire à enfiler ses guêtres.

— Pis? T'étais pas intéressée à partager le réceptacle de Joëlle?

— Franchement! Est drôle, elle! Si notre amitié continue d'évoluer comme ça, j'ai peur qu'elle finisse par m'offrir sa coupe menstruelle! Changement de sujet, tu mets tes guêtres?

— Oui... la neige va se faire de plus en plus présente au fur et à mesure qu'on complétera la randonnée d'aujourd'hui. Tu devrais faire de même avant qu'on reparte.

Je décide de suivre le conseil de Jeff. Je suis en train de fouiller dans mon sac lorsque Chantal s'adresse à nous.

— Groupe, je vous annonce que la prochaine nuit sera moins évidente que prévu. Sur la montagne, nous ne sommes pas maîtres de grand-chose, vous le savez. On annonce un petit blizzard qui créera de bonnes rafales de vent en plus d'attirer le mercure vers le bas. On s'attend à des températures avoisinant moins vingt-cinq degrés Celsius.

Juste d'y penser, je me mets à frissonner. En plus des guêtres, j'enfile mon coupe-vent en Gore-Tex par-dessus ma doudoune. Les trois heures de marche qui suivent se font dans le silence le plus complet. Chaque membre du groupe semble reclus. L'annonce de Chantal a eu pour effet d'enfermer tout le monde dans un univers qui lui appartient. Seuls les pas qui s'enfoncent dans la neige viennent briser l'aura de tranquillité qui plane désormais au-dessus de nous.



La vue du campement semble irréaliste. La scène donne à croire que nous sommes les acteurs d'un film de science-fiction. Les tentes orangées sont secouées par des bourrasques et les liens qui les fixent au sol menacent de céder à tout instant. On s'évertue à garder les yeux ouverts malgré la neige qui nous est crachée en plein visage. Le paysage est grisâtre, le soleil a totalement disparu derrière l'épaisse couche nuageuse.

— Jeff ? Tu es toujours là ?

Il se rapproche et m'agrippe doucement l'épaule.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression soudaine d'être en Sibérie plutôt qu'en Afrique, pas toi ?

Avant même qu'il ne puisse répondre, la voix de Chantal tranche le vent et se rend jusqu'à nous.

— Déposez rapidement vos affaires personnelles dans une tente. Ensuite, venez nous rejoindre dans la tente commune, un repas chaud vous attend. Faites vite! Ne restez pas indûment au grand vent, vous prendrez froid!

Devant tant de perspicacité, je ne peux m'empêcher de railler un peu.

— Une chance qu'on l'a, cette Chantal, hein? Tu ne trouves pas ça drôle, toi, que la fille qui nous conseille de ne pas prendre froid au grand vent soit la même qui nous propose de dormir dans une tente en nylon au beau milieu d'un blizzard?

Alors que Joëlle passe devant nous, je remarque qu'elle a déjà eu le temps de se changer. Sa doudoune blanche est tellement immense qu'elle donne à son corps une allure de grosse boule de neige. Sa tête semble minuscule dans l'encolure. Elle ressemble à la maman théière dans *La Belle et la Bête* de Walt Disney.

— Venez-vous prendre un thé au gingembre? Nous sommes privilégiés de pouvoir en avoir... Ils ont pensé à tout! Surtout que le gingembre a des propriétés anti-nauséuses!

Sans attendre notre réponse, Joëlle poursuit sa route vers la tente commune. On remarque qu'elle insiste pour avoir une démarche aussi rapide qu'à l'accoutumée, mais son épais pantalon de neige semble en avoir décidé autrement. Si les muscles de mon visage n'étaient pas tous frigorifiés, j'écarterais de rire. Je me retourne vers Jeff.

— Incroyable quand même, Jeff! Joëlle a tellement raison! On a la chance inouïe d'avoir du thé au gingembre à portée de main! En ce moment, tu me proposerais d'ingurgiter du



gingembre ou de m’immerger dans un bain chaud et je choisiraais tout de même le gingembre ! C’est pas pour dire, hein ? Dépêchons-nous !

Aussitôt ma phrase terminée, j’emprunte la voie tracée précédemment par Joëlle.

— Une chance que le sarcasme ne tue pas, hein, Constance ?

— J’vais te dire qu’à regarder la situation dans laquelle je suis actuellement, je ne détesterais pas cette possibilité !

Sous la tente, la plupart des membres du groupe engloutissent ce qu’on leur sert dans un mutisme complet, sauf Joëlle sur qui l’état d’abattement ne réussit pas à avoir de prise. Elle reprend donc de plus belle avec son bilinguisme pour les sourds.

— C’EST UN EXCELLENT THÉÉÉ !

Le guide qui assure le service lui sourit timidement. Il agit par politesse parce qu’il est évident qu’il n’a pas saisi un strict mot de ce qu’elle vient de lui dire. Joëlle se met à montrer du doigt sa tasse de thé à répétition et avec beaucoup trop d’emphase. Si nous étions dans un concours de mimes, je la repêcherais dans mon équipe sur-le-champ. Elle se permet une deuxième tentative puisque le guide l’ignore.

— LE THÉÉÉ ! fait-elle en montrant du doigt de nouveau sa tasse. IL EST TRÈÈÈS BOOON !

Cette fois, elle fait des gestes circulaires avec sa mitaine sur son ventre. Elle m’exaspère. Mon mal de tête est si intense que j’ai l’impression que mon hémisphère droit se détache tranquillement du gauche. Le guide envoie un dernier sourire confus à Joëlle avant de s’éclipser dans le blizzard en marmonnant quelque chose d’incompréhensible.

— Constance? T'as compris ce qu'il a dit? Je pense qu'il s'adressait à moi. C'est important de créer des liens avec les communautés locales!

— Oui, j'ai compris! Il s'adressait effectivement à toi, Joëlle.

Je m'arrête volontairement un petit instant et j'avale ma dernière gorgée de thé. Jeff sait pertinemment que je n'ai strictement rien saisi du babillage indéchiffrable du guide. Il me regarde en anticipant, avec raison, une réplique hautement ironique.

Joëlle s'impatiente.

— Allez, Constance! Qu'a-t-il dit?

— En fait, il a énoncé une suite de numéros. Si je me rappelle bien de l'ordre, ça allait comme suit: *two, five, four, six*, «o», *one, one*.

Pendant que Joëlle cherche à comprendre en répétant à voix haute la série de chiffres qui constituent le numéro de téléphone du populaire institut linguistique donnant des cours d'anglais, j'en profite pour quitter la tente commune.

En marchant vers le monticule de nylon orangé qui me servira d'abri pour la nuit, je me sens envahie par une nostalgie qui me paralyse presque. Le souvenir d'Étienne et de Tess flotte à nouveau dans mon esprit. Ils me manquent cruellement. Surtout ce soir, parce que j'ai la soudaine impression d'être seule au monde malgré la présence des autres membres du groupe.

Aussitôt arrivée dans ma tente, je fouille frénétiquement le fond de mon sac à dos. À la manière d'une *junkie* qui a besoin de sa dose, j'avale six cachets d'ibuprofène. Il y a longtemps que j'ai compris que la posologie a été conçue par des gens qui n'ont jamais mis les pieds à plus de cinq mille mètres d'altitude. Si je souhaite obtenir un semblant de soulagement, je dois considérer tripler la dose recommandée.

Je profite du fait que Jeff ne m'a pas encore rejointe pour m'adonner à un moment de pure coquetterie. J'ouvre la poche qui me sert de valise. Celle-ci est remplie de plusieurs petits sacs de compression aux couleurs vives qui contiennent mes effets personnels et les protègent contre les intempéries. Ce concept, qui se veut très pratique au départ, s'assimile finalement à un damné jeu de mémoire. Chaque fois que j'ai besoin de quelque chose, je dois me rappeler dans laquelle de ces multiples pochettes je l'ai mis. Ce petit jeu, lorsqu'il est conjugué à un mal de tête et à un manque d'oxygène, peut devenir très nocif pour la santé mentale de l'individu qui s'y prête.

Je trouve finalement mon shampoing sec dans la pochette jaune canari. La bouteille métallique est si froide qu'elle semble sortie directement du cul d'un ours polaire. Je lis les consignes en diagonale tant mon envie de m'accorder un tant soit peu d'attention se fait pressante. Je retiens l'essentiel : «Retrouvez volume et fraîcheur sans passer par la douche.» À la simple lecture de ces mots, il me prend une envie de m'en vaporiser à la grandeur du corps ! Je me ressaisis et je me concentre sur ma chevelure, qui en a grandement besoin.

Pendant que le shampoing sec passe à l'action, j'entreprends de faire un inventaire du contenu de mes pochettes multicolores.

Le bruit de la fermeture éclair de la tente se fait entendre. Jeff vient me rejoindre pour notre dernière nuit avant d'atteindre le sommet.

— Ça va, Constance ?

Jeff me regarde drôlement. Je ne m'attarde pas sur son air et m'empresse de lui fournir une réponse.

— Mis à part le fait que ma tête combat le schisme imminent de mon cerveau et que je me prépare à dormir dans un vortex polaire, oui, je dirais que je vais bien. Pourquoi ?

Jeff reste muet et préfère montrer du doigt ma tête pour toute réponse. Je ne comprends pas ses simagrées.

— Bon ! Ça y est ! T'as pogné la maladie de mimes de Joëlle ?

— Non, non... mais...

— Non, non, mais quoi ? T'as pas l'habitude de bredouiller comme ça.

— Ben... c'est que... on dirait que tu t'es vidé une canette d'uréthane sur la tête... C'est comme une grosse croûte blanchâtre. Je ne veux surtout pas que tu paniques, mais est-ce que ça se pourrait que tu aies développé une infection du cuir chevelu ?

Je pose immédiatement ma main sur mes cheveux. Je sursaute au contact de la masse informe qui se tient sous mes doigts. Jeff me regarde avec une telle inquiétude qu'il en fait pitié.

— Relaxe, Jeff ! Ce n'est pas une infection purulente, c'est juste du shampoing sec !

J'ai beau vouloir me faire rassurante, je ne comprends pas ce qui a bien pu se passer.

— Hé *boy* ! Si ça, c'est du shampoing, je préfère avoir les cheveux sales ! lâche-t-il en riant.

— Ben voyons, ça doit pas être si pire que ça, non ?

Pour toute réponse, Jeff me dévisage. Il ne m'en faut pas plus pour avoir envie de constater le désastre par moi-même. J'empoigne mon appareil photo et je le tends à Jeff.

— Quoi ? Tu veux réellement immortaliser ça ?

— Mais non, franchement ! Je veux juste me voir ! T'en vois-tu beaucoup des miroirs par ici, toi ? Non ! Fait que *let's go*, prends-moi en photo que je me regarde ensuite !

Jeff appuie sur le bouton puis me tend l'appareil.

— C'est à tes risques et périls!

Je jette un œil sur l'écran miniature. Je n'en reviens juste pas!

— Ben voyons donc! Moi qui voulais me redonner un *look* décent... On dirait que j'ai une croûte de guimauve sur la tête! J'ai l'air d'un *s'more* sur lequel on aurait oublié de mettre le biscuit Graham!

Jeff et moi sommes soudainement pris d'un fou rire incontrôlable.

— Montre-moi donc ça, ta bouteille de shampoing sec...

Comme je la lui tends, Jeff lâche un «Ahhh! Je comprends maintenant!» qui me laisse interdite.

— Quoi? Qu'est-ce que tu comprends?

— Je comprends la raison pour laquelle tu t'es ramassée avec un seul gros cheveu blanc croûté!

Jeff se remet à rire avant de poursuivre sur sa lancée.

— Constance! C'est une bouteille en aérosol! T'es à plus de cinq mille mètres d'altitude, c'est évident que le produit ne réagit pas normalement...

— Bon, bon, bon... La prochaine fois que j'aurai envie de suivre un cours sur la chimie moléculaire des particules contenues dans le shampoing sec, je t'appellerai!

— Bonne idée! En attendant, tu peux remettre ta tuque!

Jeff a raison, il n'y a rien d'autre à faire. La galette blanche qui me recouvre la tête semble collée à mes cheveux, à mon plus grand désespoir.

— Jeff? Constance? C'est vous qui êtes dans cette tente?

On reconnaît la voix de Chantal. Elle effectue sa tournée avant la nuit. Elle remet à chacun une gourde remplie d'eau bouillante, que nous pourrions mettre dans nos sacs de couchage afin de nous réchauffer.

— Vous n'oubliez pas de bien vérifier que la gourde est fermée de façon hermétique! Ce serait dommage d'imbiber votre sac de couchage. Je vous souhaite une bonne dernière nuit avant le sommet! Essayez de dormir en position assise, ça vous évitera de vivre des épisodes de détresse respiratoire. À demain!

Chantal n'a pas aussitôt refermé la porte de notre tente que Jeff et moi sommes pris du second fou rire de la soirée. Je suis sidérée par autant de conseils pertinents.

— Non, mais... Sacrée Chantal, hein? On aura rarement rencontré quelqu'un d'aussi rassurant! Assurez-vous de ne pas vous noyer dans votre *sleeping* et dormez assis si vous ne voulez pas mourir par asphyxie!

De l'autre côté de la paroi de nylon, on entend Chantal nous adresser un dernier conseil.

— Laissez les fenêtres de la tente entrouvertes, sans quoi l'humidité créera de la condensation qui finira inévitablement en gouttes d'eau sur vos sacs de couchage!

Je regarde Jeff, interloquée.

— Dormir les fenêtres ouvertes? Au beau milieu d'un blizzard? Je n'en reviens comme pas... J'imagine qu'elle conseille aussi d'ouvrir les fenêtres de la voiture au lave-auto pour les mêmes raisons?

Jeff ne cesse de rire. Ça doit être les effets secondaires du manque d'oxygène, car je l'imites et je dois dire que ça me fait un bien fou.

On se prépare tranquillement pour la nuit la plus éprouvante de notre aventure. On ajoute des couches de vêtements afin de s'assurer un minimum de confort. J'enfile même une cagoule sur laquelle je superpose ma tuque. Nous vérifions l'étanchéité des gourdes d'eau bouillante avant de les glisser sous nos pieds, à l'intérieur de nos sacs de couchage. On éteint finalement nos lampes frontales, l'obscurité nous assaille.

— Constance ?

— Oui ?

— Penses-tu encore à Jay ?

— Je te mentirais si je te disais que non. Parfois, oui.

— Te sens-tu obligée de revenir au Québec avec une réponse ?

— Dans quel sens ?

— Te crois-tu obligée de savoir comment tu devras agir avec lui à ton retour ?

— C'est certain que je me sens quelque peu redevable de l'avoir laissé en plan... D'autant plus qu'il n'exigeait rien de moi en retour. Il me proposait simplement de vivre le moment, sans attente. En même temps, le fouillis de mes sentiments m'aurait probablement empêchée de savourer pleinement l'expérience londonienne.

Une forte bourrasque secoue notre tente et interrompt soudainement notre conversation. Les parois de la tente ploient sous la rafale. J'ai l'impression d'être une vulnérable particule à la merci du déferlement de la nature.

— Jeff ?

— Quoi ?

— T'as pas parfois l'impression d'être seul au monde malgré le fait qu'on soit en groupe ?

— Souvent. En fait, ici ou ailleurs, j'ai fréquemment cette impression-là.

— Ça ne te fait pas peur ? La sensation d'être seul...

— Non... Pourquoi ça devrait me faire peur ? T'as peur d'être seule, Constance ?

— Je pense que oui. Ça me rebute. C'est peut-être cette insécurité-là qui fait que je me mets de la pression. Je me dis que je dois absolument savoir où j'en suis avec Jay sans quoi je finirai seule ou mal accompagnée. J'en viens à penser que la solitude, c'est triste.

— Tu vois, moi, je ne vois pas ça ainsi. La solitude, c'est soi. Il n'y a rien de triste à être avec soi, non ?

— Ayoye... c'est clair que t'es pas électricien !

Jeff sourit. En fait, je ne le vois pas, mais je devine son sourire. Je commence à bien le connaître. Le pire, c'est qu'il a sûrement raison. Un bref moment de solitude me serait salutaire. Ça me permettrait d'appivoiser ce qui pousse au lieu de l'arracher sans cesse avec vigueur. Je choisis de ne rien ajouter et Jeff respecte mon silence.



La nuit a été pénible. Je n'arrive pas à dire si j'ai réellement pu trouver le sommeil. La difficulté à respirer et le froid accablant n'ont en rien facilité le processus. Ce matin, le vent est enfin tombé et le ciel s'est suffisamment éclairci pour laisser entrevoir sa couleur bleue. Cependant, le climat est toujours aussi glacial.



Jeff et moi venons de rejoindre le groupe. Je sautille sur place afin de me réchauffer. Joëlle semble préoccupée par quelque chose qu'elle agite frénétiquement. Avec sa bienveillance légendaire, Jeff s'approche d'elle.

— Je peux t'aider, Joëlle ?

Intérieurement, je l'entends lui répondre qu'elle a autant besoin d'un homme qu'une poule a besoin d'un coq pour pondre.

— Pas du tout, Jeff ! Tout se passe comme je veux !

Joëlle affiche son sourire enthousiaste, mais je perçois son agacement. Peut-être sera-t-elle plus encline à accepter l'aide d'une femme ? Je l'aborde avec humour afin de tenter de la dérider un peu.

— T'es-tu inscrite à un cours de mixologie pour apprendre à manier un *shaker*, Joëlle ? Veux-tu bien me dire ce que tu secoues ainsi depuis tantôt pour l'amour du saint ciel ? Peut-être que je peux t'aider ?

Exactement comme je l'avais prédit, Joëlle tolère davantage ma proposition avenante. Elle ouvre sa main et j'aperçois deux petits sachets rouge et noir sur sa mitaine.

— C'est quoi, ça ? Des *hot pads* ?

— Ce sont des tampons chauds..., me répond-elle.

— T'es certaine que ce ne sont pas plutôt des TAMPOOONS CHAUUUDS ?

Joëlle sursaute, visiblement surprise par mon ton criard. Ma blague tombe à plat puisqu'elle ne remarque même pas que j'imité à la perfection ses tentatives de bilinguisme.

— Le problème, c'est que j'ai beau les secouer autant comme autant, ils ne génèrent aucune chaleur !

Elle se remet à agiter les sachets avec vigueur. Je me rappelle soudainement la croûte blanche qui me recouvre le crâne et je déduis que le même phénomène doit s'appliquer aux tampons chauds de Joëlle.

— Cesse de les brasser de la sorte, t'as l'air d'une *barmaid* en train de concocter un *drink* moléculaire ! Si tu veux savoir, c'est normal qu'ils ne s'activent pas...

Joëlle arrête enfin de jouer des maracas avec ses sachets. Elle me regarde, interdite, me mettant au défi de lui fournir une explication qui tient la route.

— Joëlle, tu es à plus de cinq mille mètres d'altitude, c'est juste évident que les molécules qui constituent tes tampons chauds ne réagissent pas normalement !

Elle semble impressionnée par la vitesse à laquelle j'ai pu lui donner cet éclaircissement. J'hésite entre savourer mon air érudit ou rendre à César ce qui lui revient. Je choisis la dernière option.

— Ne me regarde pas ainsi, je n'ai pas de mérite. C'est lui qui m'a instruite à ce sujet, hier soir.

Je montre Jeff du doigt. Ce dernier lui sert un sourire suintant d'humilité. Joëlle préférerait mourir gelée plutôt que d'admettre qu'un homme est à l'origine d'une explication intelligente. Elle hausse donc les épaules avant de fourrer les petits sachets devenus inutiles au fond de ses poches. Je sens qu'elle se cherche une contenance ; elle n'aime pas la tangente qu'a prise la conversation. Son mutisme représente une petite victoire pour la gent masculine, mais elle ne l'admettra jamais. Elle est cependant sauvée par la cloche, puisque les guides locaux, prêts à partir, nous entourent désormais. Ils doivent sentir notre fatigue, car ils redoublent d'efforts pour nous

transmettre leur énergie. Ils chantent à tue-tête, font des bruits sourds en frappant leurs mitaines ensemble et se permettent même d'interpréter une chorégraphie douteuse.

Je me rapproche de Jeff.

— Coudonc! Y'a-tu juste moi qui n'est pas du tout impressionnée en ce moment? Sérieusement, c'est beaucoup trop d'intensité...

— Pourquoi tu dis ça? Tu ne peux quand même pas rester insensible devant autant de dévouement...

Jeff me fait un clin d'œil bordé de cils gelés.

— Non pas que je sois insensible, mais on dirait la version africaine d'une réunion d'associés chez Walmart! Imagine-les avec des petits débardeurs bleus!

— N'importe quoi! T'as trop d'imagination, Constance Prévost!

— Imagination tant que tu veux... De toute façon, ça paraît qu'ils ne connaissent pas le vieux dicton!

— Quel vieux dicton?

— Écoute-le bien et apprends, il est de mon cru! dis-je en riant. «Trop de motivation tôt le matin, c'est malsain!»

Sur ces paroles empreintes de sagesse, j'assène un petit coup de poing amical sur l'épaule de Jeff avant de le précéder dans la file qui entame le dernier droit de son ascension vers le sommet.



L'arrivée au sommet du Kilimandjaro est indescriptible. À cette altitude, le brouillard ne s'étant pas complètement

dissipé, nous sommes entourés par une épaisse couche ouatée. Le sol est recouvert de givre. J'ai l'impression d'arriver sur une autre planète. Il n'y a aucune nuance, tout est blanc ou gris.

Autant les efforts consentis pour m'y rendre sont tangibles, autant j'ai peine à réaliser que j'ai réussi. Je regarde tout autour de moi. L'endroit est envahi par des dizaines et des dizaines de grimpeurs que je ne connais pas. Il faut comprendre qu'il est possible d'accéder au sommet par des sentiers différents de ceux que nous avons empruntés. Des groupes fusent de toutes parts, convergeant tous vers le même objectif ultime : la fameuse pancarte.

Au loin, je l'aperçois. Trônant comme une reine, elle nous confirme l'impossible :

« CONGRATULATIONS! YOU ARE NOW AT UHURU PEAK 5 895 M. »

Je n'en reviens pas. Constance Prévost a atteint le plus haut sommet du continent africain. À ce moment précis, je me sens exactement comme Leonardo DiCaprio dans le film *Titanic* lorsqu'il s'écrie qu'il est le roi du monde.

Je cherche Jeff du regard. Il est déjà en train de se réjouir avec les autres membres de notre groupe. Tout le monde se fait des accolades. Il me fait signe de les rejoindre, ce que je m'empresse de faire.

— Viens ici, toi! fait-il en me prenant dans ses bras. Tu te rends compte? Tu as réussi!

Je me sens d'une extrême sensibilité. Toutes les émotions refoulées pendant l'ascension décident de se manifester simultanément. Des larmes coulent sur mes joues, laissant derrière elles des traces qui ne tarderont pas à geler.

— Wow! Jeff! On dirait que ça ne se peut pas... Moi, Constance Prévost, j'ai réussi à faire l'ascension du Kilimandjaro grâce à toi! Merci tellement pour tout...

— Comment ça, «grâce à moi»? Tu as réussi ce défi grâce à toi! Et tu sais quoi? Ce défi, tu l'as relevé seule. Sois-en fière et approprie-toi cette réussite, c'est important! En attendant que tu assimiles pleinement le fait que Constance Prévost est apte à réaliser de grandes choses par elle-même, amène-toi, on va aller prendre la photo au pied de la légendaire pancarte!

Jeff joint le geste à la parole et se dirige vers la masse de gens qui désirent tous rapporter la preuve concrète que leurs pieds ont foulé le toit de l'Afrique. C'est la frénésie, ça frôle presque le ridicule. J'aperçois une dame plutôt âgée qui a réussi son ascension avec une bonbonne d'oxygène et qui attend patiemment son tour. Un peu plus loin, un groupe de Japonais mitraillent de leurs appareils photo la pancarte qui semble figée dans le temps. Des Allemandes jouent du coude pour accéder à leur minute de gloire pendant qu'un groupe de Chevaliers de Colomb tentent de leur voler la vedette en dépliant le drapeau de leur organisation sous leurs nez.

Jeff me regarde avec incompréhension. Pour l'instant, je me sens incapable de les rejoindre. J'ai besoin d'un moment de solitude à l'abri de l'effervescence qui se répand telle une traînée de neige poudreuse. Je dois me permettre de prendre conscience de ce qui m'arrive avant de me soumettre à la séance de photos Sears.

Je m'éloigne de la masse de gens et je contemple l'immensité qui s'offre tout entière. Tout est si vaste, si beau... J'essaie de me créer une bulle de silence. Je me sens étrangement différente, beaucoup plus connectée qu'à l'habitude. Tout à coup, je réalise que Constance Prévost est une bien petite chose dans l'univers qui l'entoure, mais qu'il lui appartient de se faire confiance. Je sens une immense bouffée d'amour m'envahir. Pour la première fois de mon existence, j'ai la conviction d'être la personne toute désignée pour m'accompagner vers ce qui m'attend. Je me fais la promesse de ne jamais l'oublier.